

SHAKIN'S STREET



Interview FABIENNE SHINE

Le hard-rock est un genre populaire dès la fin des années 60, en France, avec les Variations. Une décennie plus tard, surgit une autre adaptation locale avec Shakin' Street. Ils font partie des combos à se réclamer du gros son. Mais, contrairement à leurs collègues de Trust, ils chantent en anglais. Ce qui ne les empêche pas de connaître une certaine popularité.

Emmené par Fabienne, l'une des très très rares femmes du rock, Shakin' Street est donc l'un des groupes majeurs du hard hexagonal. On trouve dans la formation originelle : Fabienne Shine Essaïgh au chant, Jean-Lou Kalinowsky à la batterie, Eric Lewy et Louis Bertignac (ex-Jacques Higelin) aux guitares et Corinne Marienneau à la basse. Ces deux derniers allant rejoindre Téléphone, au cours de l'automne 1976, ils sont respectivement remplacés par Eric Armick Tigrane (ex-Kalfon Rock Chaud) et Mike Winter. C'est cette formation qui figure sur leur premier album, sur le deuxième Eric Armick Tigrane est parti. Déclinant les accords appris à force d'écouter les Rolling Stones et Led Zeppelin, Shakin' Street a très rapidement la possibilité de tourner aux Etats-Unis, et ne s'en prive pas. Chance incroyable mais où la compétition est très rude, il faut sans doute y déceler les premiers craquements qui mettront un terme à leur carrière. En 2004, leurs deuxième et troisième albums ont droit à une réédition en CD, entièrement remastérisée. On parle aussi d'une renaissance de Shakin' Street pour quelques apparitions-surprise. Affaire à suivre. En attendant, Fabienne répond à nos questions.

DE TUNIS A ST-GERMAIN

Juke Box Magazine : On va commencer par le début, de quel pays es-tu originaire ?

Fabienne Shine : Je suis née à Tunis, mais j'ai été élevée à Paris. J'y suis arrivée à l'âge de trois ans. Adolescente, je renie un peu mes parents car je n'aime pas trop la façon dont ils m'éduquent. Je suis une banlieusarde, j'habite à Nogent-sur-Marne

jusqu'à seize ans.

- Que font tes parents ?

- Ils sont issus d'un milieu ordinaire. Mon père travaille dans une usine de jeux en plastique, mais n'a jamais été industriel. Ma famille est d'origine modeste, nous sommes de la banlieue.

- Pour quelle raison êtes-vous partis de Tunisie ?

- Ma mère rêvait de vivre en France, elle était originaire d'une grande famille et a toujours voulu venir vivre ici. C'était comme un caprice. Et mon père n'a pas pu dire non. Ma mère n'a jamais travaillé, elle s'occupait de mon frère aîné et de moi.

- Ton enfance est-elle tranquille ?

- Non, plutôt perturbée, je ne suis pas vraiment bien dans ma peau. Je suis une petite délinquante. Je m'oriente vite vers des choses qui ne sont pas bien comme la drogue.

- A Nogent il y a de la dope à la fin des années 60 ?

- Oui, oui.

- Tu vas à quel lycée ?

- Je commence par Fontenay-sous-Bois, après je vais à Hélène-Boucher à Saint-Mandé. Je n'allais pas à l'école à Nogent-sur-Marne, je prenais le train pour me rendre à Saint-Mandé. J'étais juste à côté, il n'y avait qu'à traverser le bois Mais je n'ai même pas passé mon bac, je me suis tout de suite dirigée vers le cinéma. Tout ce que je voulais faire c'était des films et de la musique.

- Tu étais fascinée par les mauvais garçons, c'est bien dans l'esprit de ton groupe de hard, ça.

- J'étais une petite délinquante, une rebelle. Quelqu'un hors du circuit traditionnel.

- Mais comment as-tu été initiée à cela ?

- Par la littérature. J'étais entourée par des gens qui écrivaient des bouquins, j'ai toujours eu des amis qui m'ont éduquée. Des gens plus élevés que moi qui me prenaient comme une muse, je posais pour les peintres.

- Quelques noms ?

- Jean-Jacques Schuhl, le Prix Goncourt 2000, pour son livre « Ingrid Caven », chez Gallimard.

- Mais quelle est la connexion ?

- Je traînais dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés avec la bande des Pierre Clémenti, Jean-Pierre Kalfon, Valérie Lagrange, Zouzou...

- Tu as fait partie de cette zone ?

- C'est une période de ma vie très importante. Après je vais glander au drugstore à côté de l'Etoile. A la fin des années 60 je suis avec la bande des Idoles, nom d'une pièce de Marc'O. Surtout avec

Margaret Clémenti qui est ma copine. Ce sont mes années de délinquance totale, une délinquance créative, pas huppée. Nous étions tous issus de milieu modeste, nous n'avions pas d'argent.

CINÉMA

- Pierre Clémenti avait déjà tourné dans « Belle De Jour » de Luis Bunuel.

- Il vivait dans une chambre, sans salle de bain ni cuisine, mais à côté de Saint-Germain-des-Prés. Je joue aussi dans un film avec lui en Italie, « Scusi, Facciamo L'Amore ? » (« Et Si On Faisait L'Amour ? ») en 1967, de Vittorio Caprioli.

- C'est ton premier film ?

- Non, j'en ai fait d'autres comme « I Sovversivi » (« Les Rebelles »), de Paolo et Vittorio Taviani ; « La Donna, Il Sesso E Il Superuomo » (« Fantabulous »), de Giorgio Spina, tous les deux en 1967 ; « Lettera Aperta A Un Giornale Della Sera » de Francesco Maselli ; et « A Nous Deux France » de Désiré Ecaré. Ces deux derniers en 1970.

- Comment t'appelles-tu dans ces films ?

- Fabienne Fabre.

- En fait c'est ton vrai patronyme ?

- Non, parce que mon véritable nom vient de la Bible, c'est Essaïgh. C'est celui d'un prophète, je suis une Juive d'Afrique du Nord. Quand j'ai eu un agent, il m'a dit : *Essaïgh c'est un peu difficile, il vaut mieux le changer pour un nom bien français.* Mais moi je n'aimais pas du tout Fabre, je trouvais que Essaïgh était beaucoup plus intéressant.

- Tu as vu la pièce « Les Idoles » ?

- J'étais fan de Marc'O et de Bulle Ogier. Ils ont changé ma vie ces gens-là, dans la mesure où j'ai compris qu'il ne fallait pas la gâcher mais, au contraire, être authentique, faire les choses, créer. J'ai réalisé qu'on n'était pas ici pour travailler dans un bureau comme mon père voulait. Il m'avait mise dans une école de secrétariat, à dix-sept ans, ce qui fait que je suis devenue bilingue très très rapidement et, justement, ça m'a intéressé. Les Etats-Unis m'ont passionné, c'est peut-être pour ça que j'ai commencé à écrire des chansons en anglais. J'étais une fan de rock'n'roll dès l'âge de onze ans. J'imitais Elvis Presley, Bob Dylan et tout ça. J'ai débuté en jouant de la guitare, très jeune, et aussi en composant des morceaux, toujours très très jeune.

- Mais rien ne sortira avant les 33 tours de Shakin' Street.

- « Vampire Rock » est mon premier album, il est paru bien plus tard, en 1978.

- Tu ne participes pas aux expériences scéniques de Jean-Pierre Kalfon, Monsieur Claude, Crouille Marteau ?

- Non, ce sont des amis avec qui je traîne dans la rue Saint-Benoît. On s'amuse bien, quoi.

- Ta carrière s'oriente d'abord vers le cinéma, puis ?

- C'est ce que je voulais faire, tourner dans des films. Et puis un jour, à Rome, je vais voir une voyante pour savoir si j'allais continuer à faire du cinéma, ça se situe juste après le film avec Pierre Clémenti, « Scusi, Facciamo L'Amore ». Et elle m'annonce : *Je vous vois chanter sur scène, vous avez un succès fou... Je vois beaucoup beaucoup de monde dans les spectacles... Je vous vois signer un gros contrat, un très gros contrat, il y a plein de musiciens autour de vous...* J'ai tout de suite pensé que cette voyante était vraiment très mauvaise. J'ai payé et je me suis dis que jamais je ne lui enverrai personne car pour moi elle n'avait rien compris et avait tout faux. Il s'est avéré que, quelques années plus tard, j'ai rencontré Eric Lewy dans un bar à Paris et, entre-temps, j'étais sortie avec Jimmy Page.

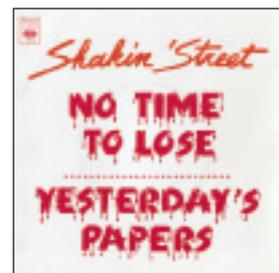
LA LÉGENDE DE JIMMY

- Ce n'est pas une légende de alors ?

- Non non, c'est vrai. Je l'ai même vu pendant des années, jusqu'en 1995. La dernière fois que je l'ai rencontré c'était à Seattle pour voir ce magnifique groupe de Robert Plant, c'était sublime.



Le premier album, « Vampire Rock », en édition originale CBS en 1978 et en réédition MFP.



Premier simple, un promo.